

Gérald Leblanc, accompagnateur de sa traductrice

Jo-Anne Elder

Number 133, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

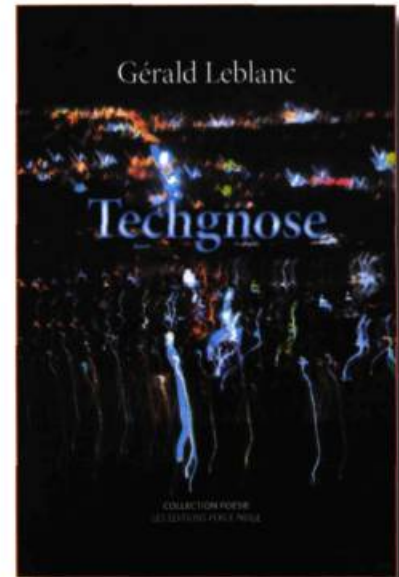
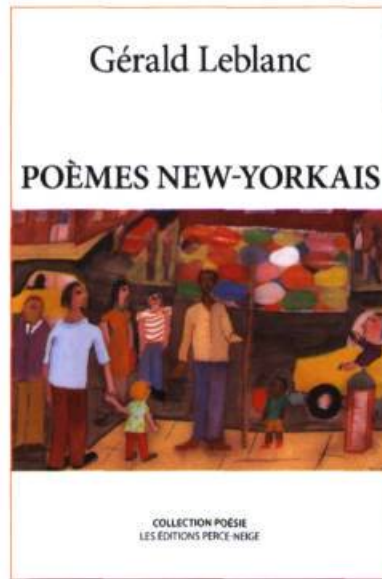
[Explore this journal](#)

Cite this article

Elder, J.-A. (2006). Gérald Leblanc, accompagnateur de sa traductrice. *Liaison*, (133), 9–11.

Gérald Leblanc, accompagnateur de sa traductrice

JO-ANNE ELDER



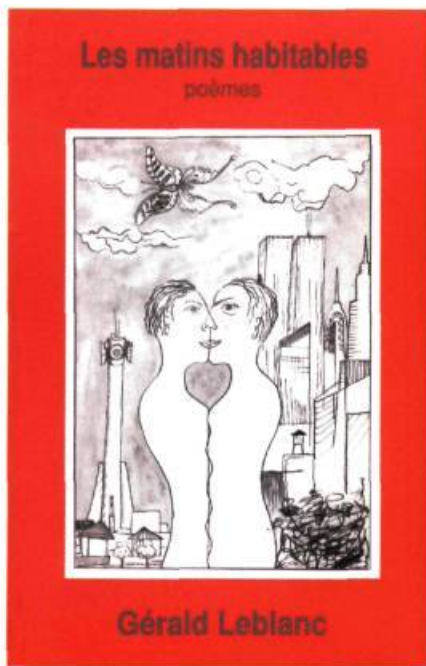
POÈTE, ROMANCIER, dramaturge, éditeur, parolier, journaliste, Gérald Leblanc était aussi traducteur et – comment nommer cet autre métier? – auteur-accompagnateur de traducteur ou de traductrice. Celui qui a mis de l'avant un parler acadien spécifique, qui a enregistré la bande sonore d'une Acadie en plein mouvement dans ses « clips » de bavardage, a aussi créé une relation auteur-traductrice de la même manière qu'il s'engageait dans toutes ses relations amicales, avec une grande intensité émotive, beaucoup de franchise et d'humour. Pour ceux et celles qui ont eu le plaisir d'avoir des conversations avec lui, la verve de Gérald était bien évidente. Parler avec lui était un divertissement, un enseignement, une révélation, parfois même une révolution, un véritable acte de théâtre. Puisque la traduction est non seulement une découverte des complexités de la parole chez un.e auteur.e, mais aussi une relation privilégiée qui permet un regard tout particulier sur les textes et qui détermine les approches de traduction, ces conversations étaient encore plus porteuses de signification.

Lors de ma traduction de son roman¹, Gérald s'est montré très sensible au processus. Plusieurs faits entraient en jeu dans sa compréhension de cette écriture qui se situe entre deux langues: il a traduit un roman de Yolande Villemaire² – c'est le premier poète acadien moderne à traduire une œuvre – et il l'a traduit vers l'anglais. Il employait librement des registres variés du français, de l'anglais, du chiac et d'autres langues dont il savait quelques mots. Il ne se contentait pas d'un langage ou même d'une langue; il avait un rapport avec les langues qui se renouvelait cons-

tamment, un rapport mouvementé mais pas angoissé, car le rapport s'affirmait dans l'acadianité, une identité qui n'était pas, à son avis, menacée de disparition³.

J'ai rencontré Gérald Leblanc pour la première fois en 1990, vers la fin de mon travail sur *Unfinished Dreams*⁴. Bizarrement, cette rencontre représentait un compromis dans ma stratégie de traduction. Arrivée au Nouveau-Brunswick en 1988, après avoir habité l'Ontario et séjourné au Québec, je ne connaissais que très peu la poésie acadienne. Lorsqu'on m'a invitée à collaborer à ce projet, je voulais éviter toute interférence dans l'expérience « pure » du texte: je n'ai lu aucune critique, je n'ai écouté aucune des histoires que possédait M. Cogswell dans ses énormes bagages socio-littéraires, et souvent je ne savais même pas qui était l'auteur du texte que je traduisais, car il m'était parvenu sous forme de photocopies. Suite à ma visite chez Gérald Leblanc, j'ai décidé de modifier mon approche.

Bien avant de publier un premier recueil en 1981, Gérald Leblanc était présent dans le milieu littéraire acadien et il y a été actif jusqu'à la fin de sa vie. La poésie acadienne se projette dans la modernité en 1972 avec l'ouverture des Éditions d'Acadie, dans le langage très actuel et contextuel de Raymond-Guy LeBlanc, Guy Arsenault et Herménégilde Chiasson. Mais, par la suite, le fardeau de la mission collective semble peser lourd sur eux et les nouveaux recueils tardent à arriver. Dans les années 80, Gérald Leblanc représente un pont entre la poésie comme acte révolutionnaire et une poésie empreinte d'une plus grande liberté et d'une expression plus personnelle. L'identité et



les institutions acadiennes s'affirment et s'orientent vers un avenir confiant et ouvert sur le monde. Les rapports avec les anglophones se complexifient. Les premiers recueils de femmes (dont Dyane Léger et Rose Després) paraissent, les textes de R.-G. LeBlanc et de Chiasson empruntent de nouvelles voies poétiques. La vision collective se modifie.

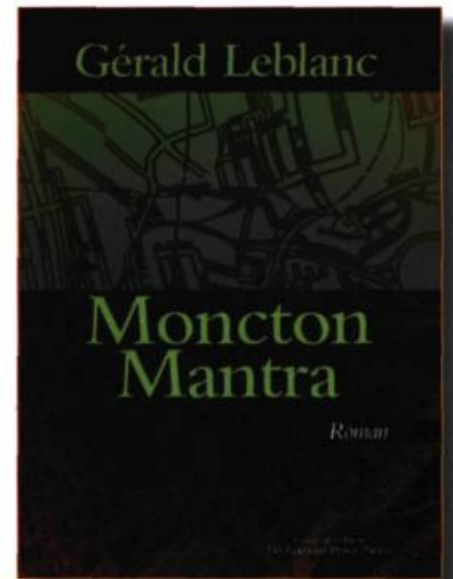
Écrit en 1997, *Moncton Mantra* fait le bilan de cette époque telle que vécue par un personnage qui ressemble à son auteur. Notons que cette œuvre mérite beaucoup plus d'attention critique que ce qu'elle a reçu du vivant du poète. En traduisant ce roman, j'ai été tiraillée entre deux sentiments. D'un côté, je confirmais mes impressions du milieu monctonien en reconnaissant certains événements et personnages marquants, par exemple le lancement de *Cri de terre* et les propos ironiques de cet ami « Alexandre Cormier ». De l'autre côté, j'étais bien contente de me retrouver à une certaine distance des détails les plus personnels. Il me semble que l'acte de traduire un roman si personnel, créé par un auteur orienté vers les relations sociales et intimes, devait se faire avec une certaine réserve. Mais Gérald refusait souvent cette distance et la neutralité qu'elle aurait impliquée. Le roman met en scène les émotions fragiles et la vulnérabilité d'un personnage qui se remet constamment en question, qui est préoccupé par la perception des autres. Il y a aussi une grande tendresse envers la communauté : on dirait une nostalgie pour la vision collective des années 70, une époque où tout était à faire et tout était possible, où les poètes s'activaient pour créer un pays.

Vivre dans l'univers de ce roman, le temps de le traduire, m'offrait une belle complicité aux côtés du personnage d'Alain et de l'auteur. J'ai vu à quel point la création pouvait

être pénible dans ce milieu où la religion, l'économie, l'éducation et l'histoire imposaient le silence. J'ai compris pourquoi Gérald Leblanc et Herménégilde Chiasson tenaient à rester en Acadie pour « faire parler » leur pays. Pour Gérald, l'Acadie se situe en Amérique et est une source de références (artistiques, littéraires, musicales) riches en possibles, mais l'Europe, et certaines grandes villes canadiennes sont perçues comme des milieux démodés, déchus.

L'Acadie que nous présente Leblanc est à la fois réelle et imaginée. L'épisode du voyage astral, encore plus qu'une quête spirituelle, peut se lire comme une métaphore du pays qu'on imagine et qu'on transcende. Le pays se construit en parallèle avec le « moi » du poète, son présent dans la ville qu'il habite et qui l'habite (pour paraphraser la définition de l'Acadien de Herménégilde Chiasson), sa vision de son devenir de poète et de l'avenir, dans lequel il s'engage mais dont il se désespère aussi. Ce désespoir s'accroissait dans les dernières années de la vie de Leblanc, et a parfois gagné sur l'optimisme que son personnage exprime, par exemple dans son débat avec Alexandre Cormier sur le projet acadien. Alain se fie à l'énergie, aux projets de création pour nourrir son espoir que l'Acadie s'épanouira à l'avenir.

Traduire implique la création de conditions de production et de réception nouvelles pour chaque texte. En traduisant ce roman vers l'anglais, je devais inventer un milieu pour le recevoir. J'ai choisi un milieu « pancanadien », un public susceptible de lire la littérature traduite, et donc un ton un peu plus soutenu que celui de Gérald, qui écrivait pour sa communauté, et qui était constamment en dialogue avec son lectorat. Jusqu'à la soirée hommage au Festival littéraire international Northrop Frye, deux mois avant son



décès, je ne parlais de l'œuvre de Gérald Leblanc qu'en sa présence. Voilà pourquoi je parle d'accompagnement: ma traduction s'est faite en dialogue explicite ou implicite avec l'auteur.

En ce qui concerne la traduction des textes de Gérald Leblanc, j'aimerais m'attarder sur deux points. Le premier touche à l'acte de nommer le pays, qui est au cœur du projet poétique acadien. Le choix du nom de lieu dans le textible relève d'une recherche d'un langage de traduction susceptible de manifester le rapport entre les auteurs et le lieu. Ce rapport prend plus de place dans certaines œuvres. Pour Gérald Leblanc, la volonté de nommer et d'écrire l'espace monctonien demeure jusque dans ses derniers textes. Or, la façon de traduire les noms de lieux pose un problème au Nouveau-Brunswick, où les anglophones ont souvent un nom différent pour désigner les mêmes lieux. Lors de la traduction de notre anthologie, les poètes insistaient pour que nous conservions l'orthographe française dans nos traductions, ce que nous avons fait. En regardant dans mes archives de l'anthologie, les mots suivants, écrits de la main fine de Gérald, me confirment la justesse de notre décision: «svp garder l'épellation française: Bouctouche» (et non pas «Buctouche», toujours utilisé par les anglophones de la région). C'est ainsi que nous avons intitulé le recueil *Unfinished Dreams: Contemporary Poetry of Acadie*. À l'encontre d'autres traducteurs anglais des auteurs acadiens, j'ai continué à affirmer ce choix dans *Moncton Mantra* et d'autres textes modernes. Acadie, sans l'anglicisation («Acadia») et sans adjectivisation («Acadian Poetry»), est donc le lieu actuel, la modernité, le pays des Acadien.ne.s d'ici et de maintenant. Ces choix de traduction participent au projet

acadien. D'ailleurs, ils ont souvent été critiqués par le lectorat anglophone, qui voit les traces du texte-source dans une traduction comme des maladresses stylistiques ou des erreurs inconscientes.

L'autre point est encore plus subjectif. Gérald Leblanc m'a aidée à comprendre ce qui est devenu pour moi la raison d'être de la traduction ainsi que l'approche à privilégier. En parlant de sa traduction de Yolande Villemaire, il m'a expliqué qu'il avait entrepris le projet comme un geste d'amour envers Yolande. Je me suis engagée à dire le mot «amour» chaque fois que je parle de la traduction... C'est une promesse que j'ai faite à Gérald et que je respecte comme un hommage à son accompagnement. ■

Jo-Anne Elder est écrivaine, traductrice littéraire et directrice de la revue Ellipse: textes littéraires canadiens en traduction.

¹ Gérald Leblanc, *Moncton Mantra*, tr. Jo-Anne Elder, Toronto, Guernica Editions, 2001, 124 p.

² Yolande Villemaire, *Amazon Angel*, tr. Gérald Leblanc, Toronto, Guernica Editions, 1993.

³ Voir mes commentaires sur ces questions linguistiques et sur notre conversation sur la traduction dans «Writing in a Foreign Tongue: Gérald Leblanc and language» in *Port Acadie*, vol. 1.

⁴ Les versions française et anglaise de cette anthologie ont paru en automne 1990: Fred Cogswell & Jo-Anne Elder, (sous la direction de), *Rêves inachevés: Poésie acadienne contemporaine*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1990 (maintenant disponible chez J. Elder); (traduction) *Unfinished Dreams: Contemporary Poetry of Acadie*, Fredericton, Goose Lane Editions, 1990.